



SOCIOLOGIE

Le voyage, pour quoi faire ? Qu'est-ce qui nous pousse à partir en tribu à l'autre bout de la Terre ?



Photo : Romain Sellier

Dans votre livre *L'Envie du monde*, vous distinguez quatre types de désir chez le voyageur. Quels sont-ils et à quel(s) désir(s) le voyage en famille répond-il ? Cette typologie des quatre désirs renvoie à quatre situations. L'appel du désert : l'envie du vide, de la solitude individuelle, à la rigueur du couple. Le cénobitisme : l'envie du vide, de la solitude collective restreinte, familiale ou tribale (clubs de vacances ou résidences secondaires). La tentation sociétale : l'envie du plein, de la foule, d'une communauté unanime, ouverte et nombreuse (festival, plage). Et enfin, le songe altruiste : l'envie de l'Autre, pas de l'inconnu mais bien de l'étranger, étrange et exotique. Le voyage familial est un cénobitisme en mouvement qui peut, çà et là, selon les circonstances et l'esprit, s'agréger aux communautés unanimes, aux foules, ou se mêler à l'Autre. Mais il peut tout aussi bien rester isolé, dans le désert, être dans la solitude ou l'autarcie communautaire.

Le voyage en famille pour le plaisir a-t-il toujours existé ? Non. L'idée de voyager en famille n'est pas quelque chose qui va de soi. À la fin du XIX^e siècle, Freud avait consigné ses voyages dans un recueil. À l'époque, il partait sans sa femme. Il n'y avait pas vraiment d'enjeu familial dans le voyage. L'idée de voyager pour le plaisir est assez récente. L'esthétisation du paysage est venue tardivement. Ce n'est qu'à partir du XVII^e siècle qu'on a commencé à trouver les montagnes belles... Au sortir de la Seconde Guerre mondiale, voyager en famille est une pratique plus populaire, largement suscitée par les congés payés. La ruée massive des populations vers le littoral se développe à partir des années 1960. C'est la ruée française vers les pays chauds, vers l'Espagne, en bord de mer. Ce sont des vacances familiales mais stationnaires, pas des voyages d'expédition et de découverte. Pour un ouvrier des années 1950, il n'y avait d'alternative. Quand il

Sociologue et ethnologue, Jean-Didier Urbain a fait du tourisme son sujet de prédilection. Rencontre.

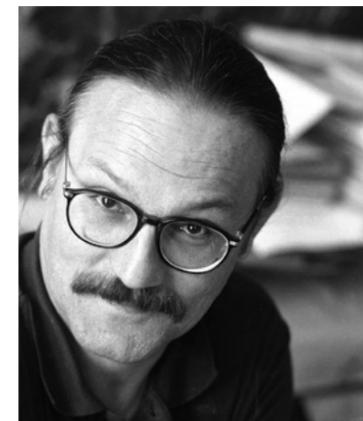
TEXTE : AMANDINE GROSSE

Pourquoi voyage-t-on en famille ?

À une époque, le voyage en famille s'inscrit dans une logique de regroupement familial. Ce type de voyage est historiquement contraint par des raisons d'attaches, de racines : quand on part en vacances, on retourne sur son lieu de naissance, d'origine. Il est aussi contraint par des raisons économiques : aller dans la famille, c'est bénéficier d'une aide, d'un logement. Aujourd'hui, on assiste à la réinvention de cette stratégie. On voit se multiplier des voyages multigénérationnels qui réunissent enfants, parents et grands-parents. Se joue alors une solidarité familiale. Il y a une mutualisation du coût du voyage avec une sorte de « sponsorship » par le troisième âge. Par exemple, les jeunes peuvent apporter des facilités pour le transport. En contrepartie, les grands-parents peuvent contribuer par leur aide, leur encadrement et leur argent.

pouvait partir, il le faisait en famille une fois par an. On a même parlé du « modèle français » à l'époque. Les gens partaient en vacances à 95 % entre juillet et août et le plus longtemps possible d'un coup. Aujourd'hui, les vacances en famille prennent une qualité tout à fait particulière. Les voyages d'agrément se sont démultipliés. On estime que, dans les grandes villes, en moyenne, le nombre de voyages personnels oscille entre cinq et six par an. C'est le triomphe du cours séjour qui l'emporte sur le long. On préfère voyager plusieurs fois brièvement qu'une seule fois longuement. On est moins sous l'autorité de l'obligation de partir comme tout le monde au même moment tous les ans. Certains grands voyageurs préfèrent même ne pas voyager pendant trois ans pour pouvoir faire LE voyage qu'ils veulent un peu plus tard. C'est une tendance largement encouragée par Internet. Aujourd'hui, on peut composer son itinéraire sans l'aide d'un professionnel.

Le voyage en famille, c'est l'équivalent du voyage de noces pour le couple : un acte antisocial d'émancipation, de séparation et de prise d'autonomie, sinon d'indépendance, pendant un temps déterminé.



On rencontre justement des parents qui organisent de vrais périples avec leurs enfants à travers le monde. Est-ce nouveau ?

En ce qui concerne les voyages de découverte ou d'exploration, on voyage sans doute plus qu'avant en famille. Si certains voyages sont simplement des transferts de sédentarité : on quitte un endroit pour un autre le temps des vacances le plus souvent à la campagne ou à la mer, on voit par ailleurs apparaître des globe-trotters qui voyagent avec leurs enfants. Cela reste cependant exceptionnel. Les parents qui partent au Pérou avec leurs jeunes enfants ne sont pas légion. Il y a là une question de moyens, de culture, mais sans doute aussi de génération, dans la mesure où il y a, chez les jeunes cadres à fort pouvoir d'achat, comme un désir de continuer à voyager même avec des enfants, de ne pas stopper les voyages une fois devenus parents. Il y a aussi des familles qui partent une année entière sur un bateau dans des coins parfois improbables, mais ce type d'initiative reste tout de même relativement marginal.

Voyager en famille, établir un itinéraire, se lancer dans un projet ambitieux, semble résonner comme un défi pour ces familles contemporaines...

C'est aussi une réparation. Il ne faut pas oublier que la vie de famille n'est plus ce qu'elle était dans la société. Hommes et femmes travaillent, sont souvent inscrits dans des temporalités différentes, les enfants sont scolarisés... On ne dispose finalement que de peu de temps à passer ensemble. L'espace-temps du voyage en famille devient alors un instant privilégié pour reconstituer l'unité tribale de la famille qui a du mal

à se maintenir le reste de l'année. Le voyage en famille, c'est l'équivalent du voyage de noces pour le couple : un acte antisocial d'émancipation, de séparation et de prise d'autonomie, sinon d'indépendance, pendant un temps déterminé.

Comment expliquer que certains partent toujours au même endroit ?

C'est une vieille tradition, et c'est souvent lié à l'âge de l'enfant. Un enfant en bas âge est en général un facteur de sédentarisation. Si on part, on part en villégiature plutôt que pour faire du tourisme. Le philosophe Gaston Bachelard parle par ailleurs, de « topophilie », un terme qui illustre l'amour du lieu, le plaisir de retourner dans un lieu que l'on aime.

On observe, sur les réseaux sociaux notamment, des récits de familles qui partent à l'aventure plusieurs semaines en van. Comment expliquer le retour à ce type de voyage itinérant ?

Ce type de voyage est l'héritage de contre-cultures qui nous ont marqués profondément, et qui sont aujourd'hui redécouvertes et peut-être surévaluées, en tout cas idolâtrées. À l'image du mouvement hippie qui véhicule cette idée de s'inventer un monde alternatif, communautaire, en marge de la société. C'est la jouissance de l'entre-soi, de l'autarcie, de l'autonomie. On a même parlé à une époque de « tourisme-thérapie » qui soignerait du mal-être en ville, d'une vie déchiquetée par des rythmes urbains quotidiens qui fragmentent le temps de chacun selon des impératifs pas forcément harmonisés les uns par rapport aux autres.

Depuis quel temps émerge un tourisme à vocation responsable, humanitaire ou écologique : le séjour « participatif ». Est-ce un bon moyen de faire prendre conscience aux enfants du monde qui les entoure ?

Il s'agit là de pratiques encore élitistes. Car il y a déjà une première chose à faire : c'est se connaître entre soi. Avant même de se tourner vers l'autre, il faut déjà se tourner vers les siens. Les voyages en famille servent aussi à ça. Dans mon livre *Une histoire érotique du voyage*, j'explique comment le voyage s'est associé au plaisir, et comment il est devenu un moyen de trouver du plaisir. Le voyage en famille, c'est aussi et d'abord le plaisir de l'entre-soi. Sans doute s'ouvrira-t-on aux autres dès lors que l'on se sera ouvert aux siens. Il y a là un double mécanisme : prendre du temps pour les siens, c'est aussi savoir prendre du temps qui ne soit pas seulement à soi mais qui est partagé. La famille est une sorte de cellule initiatique.

Que retire de son expérience l'enfant ou l'adolescent qui part en vacances sans sa famille ?

C'est une question intéressante car, depuis le milieu des années 1990, l'intérêt pour les colonies de vacances a fortement décliné. Aujourd'hui, nous avons un rapport très possessif à l'enfant. Nous sommes moins attachés à l'idée que l'enfant sorte. Au fond, la première des colonies pour les enfants, c'est la famille. On comprend que la stratégie du voyage est alors d'abord une stratégie de regroupement, d'autonomisation et d'isolement. Notre monde est fait d'îles. Pas seulement au sens géographique mais au sens de lieux clos, isolés. Qu'il s'agisse de villages vacances,

de coquilles hôtelières, de croisières, de résidences, de studio acheté à la montagne ou à la campagne. On voit bien que, de plus en plus, les vacances sont d'abord des logiques de repli. Le départ en voyage de l'enfant sans ses parents et, avec lui, le rite de séparation me semblent survenir de plus en plus tard. Peut-être que, symboliquement, les nouvelles colonies de vacances, ce sont les stages et les séjours à l'étranger dans le cadre des études, une fois l'adolescence passée.

Voyager en tête à tête avec un de ses enfants semble séduire de plus en plus de parents. Comment expliquer ces « rendez-vous » privilégiés ?

Certains ont effectivement cette initiative. L'auteur Philippe Dossal avait publié un très beau récit de voyage : *Derrière la montagne*. Il raconte l'histoire de ce père qui décide de tenir une vieille promesse faite à son fils : se rendre ensemble à l'endroit qu'ils estiment le plus lointain sur Terre. Ils vont prendre le transsibérien et aller jusqu'en Chine tous les deux, père et fils. Au fond, c'est une initiation partagée, c'est soi et son double, un jeu de miroir qui s'éprouve à travers des expériences qui ne sont pas familières et qui, de ce fait, apportent une distance que l'on n'aura jamais autrement. De manière générale, dans tous les voyages, il y a une expérience que l'on ne vivra jamais chez soi, par Skype ou à travers les réseaux sociaux : c'est le regard de l'autre. C'est se regarder hors du monde où l'on vit habituellement.

« *L'Envie du monde* » (Bréal), « *Une histoire érotique du voyage* » (Payot) et « *Le Voyage était presque parfait, essai sur les voyages ratés* » (Payot), de Jean-Didier Urbain